

FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

## IV.—LA CLEF DE LA SALLE BASSE.

(Suite)

Roncevaux se mit à rire d'un rire silencieux, assez semblable à celui de Bas de Cuir dans les romans de Cooper.

Ce rire n'échappa point à Denis.

—Voyons, — dit-il, — s'il y a dans tout ceci quelque chose que je ne sache pas et qui rende la position meilleure que je ne le croyais, parlez vite, Roncevaux. . . .

—Il y a, mon lieutenant, que la porte du juif ne sera point fermée. . . .

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

—Et comment cela ?

—J'y ai pourvu, lieutenant.

—De quelle façon ?

—Comme je ne doutais bien que Van Goët occuperait la pièce qu'Otto Gutter appelle la chambre d'honneur, j'ai trouvé le moyen de m'introduire dans cette pièce pendant la journée; j'ai enlevé les vis, les écrous et les boulons de la serrure et des verrous, et j'ai remplacé le tout par de la cire colorée avec de la rouille. Verrous et serrures tiennent donc juste assez pour qu'on ne s'aperçoive de rien, mais ils tomberont en dedans au moindre coup d'épaule donné sur la porte depuis le dehors.

—Vous êtes un garçon d'esprit et de ressource, Roncevaux, — dit notre héros, enchanté de ce qu'il venait d'apprendre. — Je vous donne ma parole d'honneur que, le lendemain du jour où je serai capitaine, vous serez lieutenant! . . .

—*Amen!* — répliqua le bandit. — Sans vouloir de mal au major, je souhaite que ce jour arrive bientôt.

—Il est arrivé. . . . — murmura Denis, mais assez bas pour qu'il fût impossible de l'entendre.

Cependant, les trois bandits étaient redevenus auprès de l'écurie, dans laquelle ils entrèrent, en ayant soin de refermer la porte sur eux.

Denis Poulaillet donna l'ordre d'allumer une lanterne sourde que les bandits avaient emportée de Falkenhorst.

À la lueur de cette lanterne, les chevaux furent bridés, et on leur enveloppa soigneusement les sabots avec des chiffons de laine afin qu'ils pussent marcher sans faire aucun bruit. Ces précautions prises, on ferma l'âme de la lanterne, on ouvrit la porte, on fit sortir les chevaux de l'écurie, et on les conduisit à trois ou quatre cents pas de l'hôtellerie, dans un champ où on les attacha derrière une haie de clôture.

Denis avait jugé indispensable de prendre cette mesure, pour le cas où une prompte fuite deviendrait nécessaire.

Ceci fait, et après avoir passé la revue des armes et s'être assuré que les poignards ne tenaient point aux fourreaux et que les pistolets étaient convenablement amorcés, le lieutenant ramena ses hommes auprès de l'hôtellerie.

—Mais où diable est donc notre capitaine ? — demandait de temps en temps l'un des bandits en voyant que le major ne paraissait point pendant tous ces préparatifs.

Et Denis ne manquait pas de répondre :

—Soyez tranquilles, il fait le guet sur le bord du fleuve; il va venir. . . .

Nous avons dit plus haut que l'hôtellerie du *Faucon blanc* avait deux portes principales : l'une sur la rue, l'autre sur cette petite terrasse qui dominait le Rhin et en face de laquelle la barque était amarrée. Il y avait, en outre, plusieurs fenêtres, pourvues de solides contrevents qu'on avait la précaution de fermer chaque soir.

Les bandits, avec de fortes vis et de longs clous huilés dont ils étaient munis, assujettirent les contrevents d'une façon assez solide pour qu'il fut impossible de les ouvrir depuis l'intérieur afin de s'élaner par la fenêtre. Ils condamnèrent de la même façon l'issue qui donnait vers le fleuve.

Tout ceci eut lieu sans occasionner le moindre bruit, et, par conséquent sans donner l'éveil à qui que ce fut.

Restait à trouver un moyen de s'introduire dans la maison.

La porte d'entrée était solidement fermée et verrouillée; et, à en juger par l'énormité de sa serrure, ce serait une entreprise folle que de chercher à l'ouvrir avec effraction, sans un appareil compliqué et surtout bruyant de pinces, de tenailles et de leviers.

Un véritable découragement commençait à s'emparer de la troupe. Soudain Denis eut une idée.

—La salle basse dans laquelle Otto Gutter a fait placer nos ballots de marchandises doit communiquer dans l'intérieur de l'hôtellerie. . . . — fit-il.

—Oui, — dit Roncevaux. — Justement, il me semble qu'en transportant les ballots, j'ai vu dans le fond de cette salle un escalier de quelques marches qui communiquait à une petite porte.

—Très-bien, répliqua Denis, où est la clef ?

—La clef ? répondit Hermann.

—Oui.

—Elle est dans la poche du major.

—Eh bien, alors, — fit Roncevaux, — il n'y a qu'à aller la lui demander. . . .

Malgré lui, Denis frissonna.

La pensée que l'homme de qui on parlait n'était plus en ce moment qu'un cadavre que charriaient les eaux noires du fleuve, évoqua soudainement un fantôme en sa présence. Mais il se remit aussitôt.

—Roncevaux, — dit-il, — allez chercher le major, demandez-lui cette clef, et prévenez-le que nous voici prêts à agir. . . . Roncevaux s'éloigna. Pendant son absence, le silence le plus profond régna entre les bandits.

Roncevaux revint au bout de quelques minutes.

—Eh bien ! — lui demanda Denis, — cette clef ?

## V.—L'ATTAQUE.

—Il est impossible de trouver le major, — répondit Roncevaux à la question de Denis.

—Comment ! impossible ! . . .

—Oui, lieutenant, j'ai fait deux ou trois cents pas sur les bords du Rhin, j'ai regardé derrière tous les arbres et derrière tous les buissons, je n'ai vu personne. Vous comprenez que je n'ai point osé appeler.

—Voilà qui est singulier ! . . . répliqua Denis, — enfin, puisque le major est introuvable, nous nous passerons de lui. . . .

—Mais la clef ? . . .

—Nous allons tâcher d'y suppléer. . . . répliqua Denis.

Les bandits s'approchèrent de la petite porte qui ouvrait dans la salle basse.

Un faible rayon lumineux de la lanterne fut dirigé sur la serrure de cette porte, puis, à l'aide d'un instrument en fer recourbé dont on avait eu soin de se munir, on la crocheta sans trop de peine. Elle céda presque aussitôt, et Denis et ses cinq compagnons se trouvèrent dans la pièce étroite et voûtée où les ballots avaient été enfermés.

Au fond de cette pièce il y avait, en effet, un escalier de quelques marches, conduisant à une porte intérieure qui n'était fermée que par un verrou placé du côté des bandits.

Cette issue donnait accès dans le corridor situé entre les cuisines et les autres chambres du rez-de-chaussée.

Denis fit un geste de triomphe en se voyant ainsi dans la place.

—Roncevaux, — dit-il à voix basse, — ouvrez la porte de la rue, afin qu'il nous soit facile de faire une prompte retraite en cas de besoin. . . .

Roncevaux obéit.

Denis fit ensuite tourner les clefs qui se trouvaient sur toutes les serrures du corridor, de façon à enfermer Otto Gutter d'un côté, et, de l'autre, les quatre rameurs et les deux laquais. Ces précautions prises, il laissa Hermann dans le corridor, prêt à donner l'alerte, en cas de surprise, et, à la tête de ses quatre autres compagnons, il s'engagea avec beaucoup de précaution dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

—Voilà la chambre du juif, — dit Roncevaux en s'arrêtant.

—Bien, — répliqua Denis, — donnez-moi la lanterne.

—La voici.

Le lieutenant démasqua complètement la lumière; puis reprit : — Maintenant suivez-moi; faites main basse sur le juif et ses commis s'ils résistent; mais ne vous servez de vos pistolets qu'à la dernière extrémité. . . . Pardessus toute chose, évitons de donner l'alarme.

Les bandits exprimèrent par un signe qu'ils comprenaient toute l'importance de cette déclaration.

—Encore une question, — murmura Denis; — Roncevaux, de quel côté est le lit ?

—À gauche, lieutenant, et la porte qui donne dans la chambre des commis est au fond, à droite.

—Que deux d'entre vous, Fritz et Lutzman, se précipitent dans cette dernière pièce, aussitôt que je serai aux prises avec Van Goët, qu'ils s'emparent des deux hommes et qu'ils les bâillonnent.

—Oui, lieutenant.

Les dernières paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées d'une voix sourde et étouffée, à deux pas de la chambre de Van Goët.